Trente-et-unième Année. — N° 7 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES. JEUDI 7 JANVIER 1886

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. — Un an, 50 francs.
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs.
La France et l'étranger, les frais de poste en sus.
LE PRIX DES ABONNEMENTS EST PAYABLE D'AVANCE. — TOUT ABONNEMENT CONTINUE JUSQU'A RÉCEPTION D'AVIS CONTRAIRE.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
17, RUE NEUVE, 17
Directeur-Gérant : ALFRED REBOUX
Bureau à Tourcoing, RUE DES POUTRAINS, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES :
RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.
Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34
Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

ROUBAIX, LE 6 JANVIER 1886

La majorité ministérielle

La grève des ministres n'est pas encore terminée, et la « petite souris blanche, » comme on appelle M. de Freycinet, continue, non sans difficultés, son œuvre de recrutement. On s'était trop hâté, paraît-il, de représenter le leader de l'extrême-gauche comme accordant une sorte de trêve au ministère, à des conditions déterminées. L'attitude de M. Clémenceau et de ses amis reste équivoque. Il n'en sera pas moins, dans un délai donné, l'homme inévitable. Mais il n'ignore pas davantage une autre chose inévitable : la guerre au couteau que lui fera l'opportunisme aussitôt qu'il arriverait au pouvoir, afin de nettoyer la place pour M. Ferry.

Voilà pourquoi il vise à ce que ce personnel opportuniste, ce stock « ministrable » soit usé jusqu'à la corde, de telle sorte qu'il ne puisse plus être question de s'en servir sous quelque prétexte que ce soit, Le *Times* fait, à propos des difficultés que rencontre la formation du nouveau cabinet, cette remarque très-juste que les partis républicains ont encore moins pour but d'occuper le pouvoir que d'y pousser leurs adversaires dans les conditions les plus défavorables qu'il leur soit possible de préparer.

Il est vrai que M. Lockroy et quelques-uns des amis de M. J. Ferry travaillent avec un plus grand zèle à un rapprochement entre le parti opportuniste et le groupe des radicaux. Mais M. Clémenceau, surveillé de près par ceux dont il est le chef et qu'il est obligé de suivre, selon la tradition révolutionnaire, ne peut guère brûler ses vaisseaux, lors même qu'il aurait personnellement une tendance à s'humaniser.

Il n'est pas moins vrai que M. de Freycinet entreprend une véritable tâche d'équilibriste, puisque les indications données par le pays étant dans le sens de la droite, il se trouve dans la nécessité parlementaire de s'appuyer sur l'extrême gauche, pour obtenir les trente voix d'où dépend une majorité ministérielle.

NOUVELLES DU JOUR

Le vote des députés

Quelques journaux du soir annoncent le dépôt, à l'ouverture de la session, d'une proposition tendant à obliger les députés à signer leurs bulletins de vote avant le scrutin. De la sorte on éviterait, disent-ils, le renouvellement des actes frauduleux qui se sont produits lors du vote des crédits du Tonkin.

L'affichage du discours de M. Goblet

On lit dans la *Liberté* : « L'affichage du discours de M. le ministre de l'instruction publique, contre le clergé français, a produit un très mauvais effet dans les départements. Ce n'est pas seulement les conservateurs qui s'en sont émus ; les républicains indépendants, qui croient que le respect des consciences n'est pas incompatible avec la forme actuelle de gouvernement, ont vu avec peine l'apposition de ces placards blancs, qui étaient un témoignage irrécusable de l'intolérance du parti dominant. Dans beaucoup de communes, des démonstrations antirépublicaines ont été la conséquence de la publicité inopportune donnée aux paroles de M. Goblet. »

Protestation contre la suppression de vicariats

Les protestations contre les mesures prises par le ministre de l'instruction publique et des cultes pour la suppression de nombreux vicariats commencent à arriver de toutes parts. Dans le diocèse de Saint-Flour, cette mesure a provoque un mécontentement qui se manifeste publiquement.

Placards anarchistes à Lyon

Des placards anarchistes ont été affichés sur les murs de Lyon :

Ces affiches mesuraient environ 25 centimètres de longueur sur 19 de largeur. Elles étaient sur papier blanc, avec ces mots en lettres noires : « Mort aux exploiteurs ! »

De chaque côté, en rouge : « Vive le *fer*, le poignard, le poison et la dynamite ! » encadrant ces mots : Les justiciers !...

Lettres de Léon XIII à l'empereur Guillaume et au roi de Bavière. Décorations accordées à l'occasion de la signature de médiation.

Rome, 5 janvier. — A l'occasion du 25e anniversaire de l'avénement de l'empereur Guillaume, le Souverain Pontife a adressé ses félicitations à Sa Majesté impériale par une lettre autographe exprimant, entre autres vœux, le désir et l'espoir d'un arrangement satisfaisant des questions religieuses encore pendantes, et recommandant aussi à sa justice et à sa bienveillance les intérêts des missions catholiques dans les colonies de l'empire.

Le Saint-Père vient d'adresser également une lettre au roi de Bavière pour le prier d'intervenir en faveur des missions catholiques auprès de l'empereur d'Allemagne.

A la suite de la signature de l'acte définitif de la médiation, le cardinal secrétaire d'Etat a reçu, par l'intermédiaire du ministre de Prusse, M. de Schlœzer, la plus haute décoration de l'ordre de l'Aigle-Noir ; Mgr Mocenni, substitut de la Secrétairerie d'Etat, et Mgr Galimberti, secrétaire de la congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, ont été décorés de l'ordre de l'Aigle-Rouge ; enfin le premier *minutante* de la secrétairerie d'Etat, M. le commandeur Massoni, et l'archiviste M. Camille Jacobini, ont reçu la décoration de l'ordre du Mérite..

En retour, le Saint-Père a conféré au prince de Bismarck la grand'croix de l'ordre du Christ et la croix du commandeur du même ordre à M. de Schlœzer. — La grand'croix envoyée à M. de Bismarck est accompagnée d'un bref rédigé d'après la formule spéciale en usage pour les personnages qui n'appartiennent pas à l'Eglise catholique.

Le vénérable de Monfort

Rome, 5 janvier. — Aujourd'hui, la S. Congrégation des Rites tient au Vatican, en présence du Souverain Pontife, une séance générale pour le vote définitif sur l'authenticité des miracles attribués à l'intercession du vénérable Ludovic-Marie-Grignon de Montfort, fondateur des missionnaires de la Société de Marie, au diocèse de Luçon. et de la congrégation des Filles de la Sagesse.

Le jubilé de l'empereur Guillaume

Berlin, 5 janvier. — Les journaux de ce matin publient un rescrit de l'empereur adressé au chancelier de l'empire, dans lequel, à propos de son avènement au trône de Prusse, il est dit :

« Ce qui me réjouit, avant tout, c'est la confiance inébranlable, l'affection constante et immuable que m'a vouée le peuple. »

L'empereur exprime sa reconnaissance pour les manifestations sans nombre de dévouement et de respect qui lui sont parvenues de toutes les parties de l'empire, de tous les coins de la patrie allemande et même d'au delà des frontières, partout où la langue allemande est parlée.

Le prince Alexandre et la fille du prince impérial d'Allemagne

Le joli roman d'amour que nous avons raconté il y a quelque temps et dont les héros étaient le prince Alexandre de Bulgarie et la fille du prince impérial d'Allemagne, n'aura pas le dénouement annoncé. De hautes raisons politiques empêchent paraît-il, la cour de Berlin de consentir au mariage du prince et de la princesse — et malgré le vif sentiment que ces deux jeunes gens éprouvent l'un pour l'autre... ils ne pourront jamais s'unir. La politique a parfois de cruelles exigences.

Rentrée triomphale du premier régiment rouméliote à Philippopoli

Philippopoli, 5 janvier. — Dimanche soir est rentré à Philippopoli le premier régiment rouméliote ayant pris part à la guerre. C'est le régiment portant le nom de Schipka.

Des arcs de triomphe avaient été élevés à l'entrée de la ville et sur la place centrale.

Le maire et le clergé ont souhaité la bienvenue aux troupes et leur ont offert des rafraîchissements. Tous les officiers ont reçu des guirlandes de fleurs, qu'ils portaient en sautoir.

Après la réception, le régiment traversa la ville, accueilli par les applaudissements frénétiques de la population et les cris de « Vive la Bulgarie ! »

Dans la soirée, toute la vie était illuminée.

Suspension des séances des Cortès

Madrid, 5 janvier. — M. Sagasta a donné lecture aujourd'hui, à la Chambre et au Sénat, du décret royal qui suspend les séances des Cortès. Le projet de prorogation des traités de commerce est ajourné.

LES TRIBULATIONS D'UN DÉPUTÉ

M. Clovis Hugues en a assez des obsessions de ses électeurs. Il exale sa mauvaise humeur dans un article que publie la *Lanterne* :

Tous les jours, chaque député reçoit en moyenne une vingtaine de lettre lui demandant des services personnels, en dehors de tout ce qui se rattache aux agitations politiques du moment.

Chaque député a toujours une cinquantaine de nominations en train dans les postes et télégraphes ; au ministère de la guerre, il expédie mensuellement une trentaine de demandes de congés, de changement de corps, de renvois dans les foyers ; au ministère des finances, il opère avec une perspective de soixante bureaux de tabac à obtenir par trimeste ; à l'approche du jour de l'an et du 14 juillet, il recommande, pour son compte particulier ou avec la signature d'autres collègues, une quinzaine de postulants au ruban de la Légion d'honneur.

De là une tempête, un ouragan, un cyclone d'apostilles dans les ministères. Mais est-il nécessaire d'ajouter que le cyclone n'arrache rien ?

Les ministres assaillis, débordés, ne répondent même pas, ou répondent par quelque formule banale, imprimée, tirée à plusieurs milliers d'exemplaires. Et comment feraient-ils autre chose, quand nous leur présentons à la fois deux ou trois mille candidats pour une seule nomination ?

Même en admettant qu'un député possède une énorme influence dans les ministères, comment s'y prendra-t-il pour apporter la solution désirée aux cinq ou six cents demandes qu'il reçoit chaque mois ?

Il y a là une impossibilité matérielle sur laquelle il est inutile d'insister. De plus, à quel moment s'occupera-t-il des affaires du pays, s'il veut essayer de faire réussir seulement le quart des demandes qui lui sont adressées ?

La Crise commerciale

La dépression commerciale dont souffre depuis longtemps le monde des affaires sort peu à peu de l'obscurité qui l'enveloppait ; si on n'aperçoit pas bien nettement les remèdes au mal, si on ne prévoit pas encore sa fin, on est du moins fixé sur ses causes : elles sont nouvelles, inattendues, d'autant plus graves.

Au mois de mars dernier, l'administration des finances publia un travail où le mouvement du commerce extérieur était étudié, non d'après les totaux annuels, mais d'après les variations des prix. Il en résultait que les quantités échangées n'étaient pas inférieures à celles des belles années de reprise d'affaires qui suivirent 1871. Quelle était donc la cause du mal ? Une diminution dans la valeur. On fabriquait, on consommait autant qu'autrefois mais le client payait moins cher.

De quelle époque date la dépression générale des prix ? L'*Economist*, de Londres, publie un très curieux tableau qui répond à cette question. Pour en comprendre le sens il nous faut, en deux lignes, expliquer ce que les Anglais appellent *index numbers*. Ils prennent la moyenne des prix d'une espèce de marchandise pendant plusieurs années et conviennent que cela fixe un étiage représenté par le nombre 100. Si les prix haussent ou baissent désormais, ils dépassent l'étiage ou demeurent en deçà. L'*Economist* a pris vingt-deux espèces de marchandises dont les prix moyens, de 1845 à 1850, sont représentés conventionnellement par le chiffre 100. L'année 1874 étant, pour notre pays comme pour le reste du monde, le point culminant de la dernière grande reprise, voici le cycle parcouru, d'après le tableau de l'*Economist* par les principaux articles :

Le fer, en 1861, était arrivé à 167. En 1866, il n'était plus qu'à 125 ; en 1880, à 92 ; en janvier dernier, il descendait 75. On voit combien la dépression a été rapide. Les tissus de coton étaient à 135 en 1850. On les trouve à 116 en 1875, à 95 en 1880,. Ils étaient à 80 en janvier dernier. La soie brute, partie en 1874 de 149 est descendue à 89. Pour les objets de consommation, la chute est moins profonde. Le blé, il est vrai, est bien descendu de 116 à 60 ; mais la viande, qui était à 141, n'est descendue qu'à 122. Le tabac s'est montré rebelle à la loi générale ; il était à 183, il est à 228. Au lieu de la baisse, c'est la hausse.

L'*Economist*, après avoir aligné vingt-deux colonnes de chiffres, une pour chaque espèce de marchandise, a fixé une moyenne commune pour toutes, de façon à pouvoir énoncer la dépréciation totale atteignant la production Si de 1845 à 1850 les prix totaux représentaient 100, ils ont atteints 162 en 1865. En 1870, ils étaient encore à 122. L'année typique 1874 donnait 131, en janvier dernier, nous trouvons 95, soit une baisse de plus de 25 0[0. Voilà le chiffre qui résume les souffrances imposées aux affaires, au monde entier, par la baisse des prix.

C'est une communication officielle qui, chez nous, a fait connaître pour la première fois la cause du mal ; aussi prend-on l'habitude mettre dans les comptes douaniers les quantités à côté des prix ; ces derniers seuls varient, tant il est vrai que l'activité nationale est restée la même ; mais, dès 1879, M. Robert Giffen, en Angleterre, avait publié sur ce sujet une étude des plus instructives. L'éminent économiste anglais, dans le numéro de la *Contemporary Review* de juin dernier, fixe ainsi les causes de l'avilissement des prix : « La grande multiplication des produits et la diminution du coût de production dû aux progrès des inventions ; les facilités améliorées de communication, les frets plus bas, la télégraphie internationale... »

Comment cessera le mal ? Les crises habituellement ont pour cause des spéculations excessives, une production trop considérable, qui amènent un engorgement, la pléthore ; alors les ruines arrivent, les grands établissements tombent les uns sur les autres comme un château de cartes. Puis, les imprudents ayant disparu, la place étant nette, on recommence à travailler. Ici, rien de pareil, la production est restée la même, les sinistres sont rares. Les causes de la baisse des prix sont définitives. On n'aperçoit guère de reprise que dans un travail nouveau pour une clientèle nouvelle. C'est du moins la théorie du journal anglais.

LES GRANDES DÉCOUVERTES
EN 1885

Une année qui voit se produire dans son cours ces trois choses : la guérison de la rage, les progrès de l'aérostat dirigeable et la transmission de la force par l'électricité, n'est pas — scientifiquement — une année ordinaire.

La découverte de M. Pasteur est la plus glorieuse de beaucoup ; quoi qu'on ait dit ou tenté de dire, elle est confirmée depuis plus de deux mois d'expériences, par des résultats éclatants, renouvelés tous les jours. Les deux autres sont encore incomplètes : quelque intérêt qu'elles présentent, elles sont loin d'être définitives, et elles ne sont pas encore sorties du domaine de la théorie pour entrer dans celui de la pratique.

***

On se rappelle l'émotion produite le 26 octobre dernier, par cette grande nouvelle la *guérison de la rage*.

Ce jour-là, en effet, M. Pasteur avait présenté à l'Académie des sciences un enfant de dix ans, le petit Alsacien Meister, sur lequel il venait de tenter pour la première fois, l'expérience de l'inoculation qui lui avait tant de fois réussi sur les animaux. Atteint de quatorze morsures, l'enfant était condamné à une mort certaine, au dire des docteurs Vulpian et Gancher. M. Pasteur l'inocula et, trois mois et trois semaines après l'accident, aucun désordre ne s'était produit dans la santé de la victime : aucun ne s'est produit depuis.

Et voilà deux mois que le laboratoire du savant s'emplit d'une foule tous les jours plus compacte. Nous sommes allés hier matin rue d'Ulm, et nous avons trouvé la bibliothèque de M. Pasteur encombrée de patients de tout âge, de toute catégorie, de tout pays. Ceux-ci viennent d'Amérique et ceux-là de Hongrie ; d'autres sont envoyés d'Algérie, d'Italie et d'Allemagne, le reste est Français.

L'illustre savant nous accueille avec sa simplicité ordinaire ; dans son cabinet, où l'inoculation va se faire, il compulse à la hâte le dossier des derniers venus, parcourt la liste des malades. Devant la fenêtre, sur une table de laboratoire en bois blanc, un aide range par ordre les petits verres qui contiennent le virus à tous les degrées d'intensité. C'est un liquide d'un jaune pâle un peu trouble. A côté dans une boite de carton, la seringue à injections avec son assortiment d'aiguilles piquées dans du coton. L'instrument n'est autre, aux dimensions près, un peu plus fortes, que celui dont on se sert pour les injections de morphine.

L'appel des noms commence, les patients se présentent : on les assied en face de la fenêtre sur une chaise, on leur retrousse vivement la chemise sur le côté, sans les deshabiller, et sur le flanc mis à nu, le docteur Grancher, saisissant la peau à deux doigts, pratique d'une main ferme l'injection.

Les deux premiers opérés sont deux jeunes soldats, deux infirmiers du Val-de-Grâce, mordus il y a trois jours. Viennent ensuite des enfants, une véritable fournée, garçons et filles, mordus par le même chien dans un petit village de Vaucluse, et cette fois, les patients ne sont pas dociles ; ils ont peur, on est obligé de les maintenir, et ils poussent des cris aigus les dix secondes que dure l'inoculation. L'opérateur et le savant ont pour eux des tendresses de père et des câlineries adorables. Je constate pourtant que les caresses qui ont le plus de succès sont celles de M. Pasteur : elles sont sonnantes. Quand le bambin a été sage, on voit le savant tirer une pièce de vingt sous de son gousset et la planter dans la main du bonhomme. Rien ne vaut ce geste ; il est irrésistible.

Et je m'en vais. En descendant les marches du perron, j'aperçois à travers les fenêtres du sous-sol, sur des tréteaux, une centaine de cages en fil de fer, où de superbes lapins, deux par deux, broutent avec un grand calme des carottes et des feuilles de chou. Les malheureux ! s'ils savaient !...

***

Mais la guérison de la rage n'est pas la seule découverte de la science dans le domaine médical. Nous avons voulu avoir sur ce point l'avis d'un des maîtres de la médecine française. Nous serions heureux de le nommer ; il s'en est défendu avec une rare modestie, et nous ne pouvons que rapporter ici ce qu'il nous a dit sans prononcer son nom :

« En dehors des heureux résultats de la méthode antiseptique dans les accouchements la médecine compte à son actif une découverte de plus dans le traitement du docteur Germain Sée, pour les maladies du cœur. On n'en a pas fait beaucoup de bruit, mais elle guérit, et notre confrère de l'Académie des sciences, M. Jomin, rendu à nos travaux depuis peu, en atteste les merveilleux résultats.

» D'autres expériences ont fait un bien autre bruit, avec infiniment moins de résultat : les expériences pratiquées sur les hystériques. On ne s'est jamais autant occupé des maladies des femmes, et les remarquables travaux du docteur Charcot nous ont révélé d'étonnantes choses sur ce point. Mais on a rendu les expériences trop publiques, on les a multipliées à l'excès, et on a trouvé le meilleur moyen d'augmenter ainsi chez les femmes le mal même qu'on prétend guérir.

» C'est que les faits connus, constatés aujourd'hui, dépassent toute imagination. Que de choses quasi-miraculeuses pourrait vous citer le docteur Charcot, ce savant de premier ordre, qui, lui, est aussi réservé que ses imitateurs le sont peu ; il pourrait vous donner le nom d'une malade qui est restée trois mois à Paris, sous sa direction, et qui, pendant quatre-vingt-trois jours, n'a pris aucune nourriture, n'a pas dormi un instant, et a pourtant conservé le libre excercice de toutes ses facultés. Tandis que la vie animale était suspendue, la vie psychique persistait tout entière, et l'être ainsi dédoublé offrait l'exemple du plus surprenant contraste dont les annales de la médecine aient parlé. »

***

L'aérostat dirigeable des capitaines Krebs et Renard, la transmission de la force par l'électricité ne pouvaient nous être mieux expliqués que par l'homme éminent que l'Académie des sciences a choisi pour son secrétaire perpétuel, Joseph Bertrand. Nous sommes allé le trouver et voici les renseignements qu'il nous a transmis avec cette bonne grâce et cette parfaite courtoisie dont il est coutumier :

MM. Krebs et Renard n'ont pas été les premiers à faire fonctionner un aérostat dirigeable. Ils avaient été précédés dans cette voie par notre grand ingénieur Dupuy de Lôme, mort l'année dernière. Les principes sur lesquels celui-ci s'appuyait étaient à peu de choses près, ceux de ses successeurs ; mais, tandis que la force motrice lui était fournie par une simple manivelle que les aérostiers mettaient en jeu ; la grande nouveauté des expériences de Meudon a été l'emploi de l'électricité.

» Nous avons applaudi, comme tout le monde, aux succès obtenus cette année par les vaillants navigateurs aériens, et nous partageons les espérances que leurs plus récentes expériences font concevoir ; mais le dernier mot n'est pas dit, et tant que leur aérostat ne pourra pas évoluer contre le vent, la question ne sera pas résolue.

» Quant aux travaux de M. Marcel Deprez ils ont reçu le 5 décembre dernier, aux expériences de Creil, une consécration éclatante. On a vu ce jour-là deux fils de cuivre de cinq millimètres de diamètre livrer passage à un courant électrique dont l'Académie est ensuite revenue constater les effets à Paris : la force de quarante chevaux-vapeur se trouvait transportée par l'électricité à cinquante kilomètres de la machine génératrice.

» Il est vrai que ce fil a couté 150,000 frs. à établir, et qu'il se produit à chaque instant dans le matériel, pour des raisons inconnues, ou tout au moins très difficiles à saisir, des dégats d'une grande importance ; le coton qui isole les fils s'échauffe et brûle, les fils eux-mêmes se détériorent. Mais les appareils ne tarderont pas à se perfectionner, et nous verront dans peu ce courant électrique si effrayant devenir entre nos moins le plus docile et le plus obéissant des serviteurs. »

Ce langage, M. Joseph Bertrand n'est pas seul à le tenir. Comme me l'a dit M. Lévy, le savant mathématicien qui professe au Collège de France la mécanique céleste, et que l'Académie des sciences a chargé de rédiger un rapport sur les travaux de M. Marcel Deprez, la docte compagnie applaudit tout entière au succès de l'audacieux inventeur, et elle l'en récompensera aujourd'hui même, en le recevant comme membre de la section de mécanique.

Il faudrait, si je voulais être plus exact, mentionner encore les travaux de M. Bouquet de Lagrie sur la véritable distance de la Terre au Soleil, distance déterminée, non plus par des observations faites de divers points à la fois, comme on s'en était contenté jusqu'ici, mais par des observations de toute nature, faite sur un seul et même point pendant un temps donné.

Que de choses encore à citer ! mais il importe de se borner. Tel que nous l'avons dressé, le bilan de l'année scientifique, avec les trois grands faits qui le couronnent, est glorieux pour un pays comme le nôtre, et nous pouvons, avec une juste fierté, terminer par le mot que prononçait l'autre jour, en énumérant tous ces faits, l'amiral Jurien de la Gravière : « Dieu protège la France ! »

JEAN-PAUL.

LETTRES DU TONKIN

Le *Temps* publie ces lettres :

Hanoï, 21 novembre.

L'heure de l'expiation a sonné pour les rebelles ; de nombreux coupables ont payé de leur tête les crimes commis en mettant à feu et à sang un pays qui aspire à la paix. C'est ainsi que le lanh-binh (général de brigade) Nhu, capturé dans le Bay-Lay condamné à mort par la cour, et dont la condamnation avait été confirmée par le tribunal des hauts mandarins provinciaux, a été exécuté à Hanoï, au bord du petit lac, au centre de la ville. Nhu, qui comptait parmi les lieutenants de Luh-Vinh-Phnoc, nous avait combattu à Bac-Ninh, à Hong-Hoa et à Tuyen-Quan ; après la délivrance de cette dernière place, il s'était rejeté dans le Bay-Say avec ses bandes. M. Silvestre a voulu l'interroger lui-même ; il a su lui arracher des révélations fort curieuses, grâce auxquelles on pourra reconstituer l'histoire de la campagne franco-chinoise du Nord.

L'exécution a eu lieu avec grande solennité, en présence du tong-doc de Hanoï, des lettrés et de toutes les autorités annamites. Un peloton de zouaves, suivi de miliciens, formait la haie et contenait les nombreux indigènes accourus là comme à une fête. Au Tonkin, aussi bien qu'à Paris, les exécutions attirent la foule ! Nhu est mort très bravement ; il a présenté son cou à la hache du bourreau sans la moindre faiblesse. Ce châtiment public qui précédait d'autres expiations, a prouvé au Annamites que nous sommes décidés à frapper sans merci.

Il faut bien reconnaître que l'insurrection diminue ; seules, des bandes isolées tiennent encore la campagne. Grâce aux mesures prises par M. le général Warnet, d'accord avec l'administration civile, elles seront bientôt réduites. En effet on vient de reprendre l'idée émise par le général Brière de l'Isle : celle de disperser les troupes sur toute l'étendue du territoire. « Nous avons vu, dit la circulaire du 9 novembre, la plupart des bandes rebelles se dérober devant nos colonnes, et, dans la plupart des cas, les habitants plus ou moins paisibles, les ont suivies. Ces fugitifs, sans ressources, pourraient fournir de nouveaux éléments à la piraterie. Il est certain, cependant, que les groupes les plus importants de rebelles se sont dissous. Pour les empêcher de se reformer et pour rendre confiance aux habitants, l'unique moyen est évidemment de disperser nos troupes et de leur faire sillonner constamment le pays tout autour de leurs cantonnements. »

. . . . . .

La deuxième division a rencontré de grandes difficultés, et les colonnes multiples que le général de Négrier a lancées dans toutes les directions ont épuisé les hommes. Peut-être a-t-on voulu aller un peu trop vite en besogne. Il faut signaler pourtant la reddition d'une importante bande d'irréguliers chinois qui infestait le Delta, entre Bac-Ninh et la région du Kep. Leur chef a envoyé à M. de Courcy un autographe par lequel, reconnaissant le traité intervenu entre la France et le Céleste-Empire, il renonce à continuer les hostilités. « Je suis venu dans ce pays, écrit-il, pour exploiter des mines et suis tout disposé à m'entendre avec vous. » On a fait à cette avance la réponse qu'elle méritait, en faisant savoir à ce chef que tout en respectant le traité intervenu entre la Chine, nous ferions haute et courte justice des bandits pris les armes à la main. — Ainsi prévenus, les Chinois sont venus déposer leurs armes ces jours derniers, à la résidence de Bac-Ninh.

Dans le haut Tonkin, nous gagnons peu à peu du terrain ; Phu-An-Binh a été occupé sans coup férir par le commandant de Mibielle, avec deux compagnies de tirailleurs algériens. Déjà des radeaux de bois descendent de cette région montagneuse et couverte de forêts, qui procurera au commerce du Tonkin de sérieux éléments d'activité. Il y a donc un réel progrès, quelque chose de tangible ; mais nous devons faire preuve d'une très grande patience.

LA FOLIE DU MOT

M. Charcot a signalé à M. de Parville, chroniqueur des *Débats*, plusieurs cas de pathologie mentale très-curieux, que ce dernier rapporte dans son journal :

Un jour, un monsieur S..., âgé de soixante ans, se promène dans l'avenue des Champs-Elysées ; il y rencontre une personne qu'il avait connue pendant un voyage à Rome ; il s'arrête, cause avec elle et, après l'avoir quittée, il cherche à se souvenir de son nom. Peine inutile, il essaye de penser à autre chose ; mais loin d'y parvenir, il est poursuivi par le besoen de retrouver le nom ; il n'a plus que ce nom en tête. Obsédé, il finit par éprouver un veritable malaise. il se sent oppressé, *serré à l'estomac*. Son visage se couvre de sueur ; *ses mains sont froides et, craignant de s'évanouir*, il s'empresse de retourner chez lui, se lamentant, se désolant et parcourant à grands pas son appartement dans un état d'angoisse extrême.

A partir de ce jour, M. S... fut souvent en butte à l'obsession du mot.

Il a fini par imaginer un stratagème qui le calme. Dès qu'il a vu une personne il s'empresse d'écrire son nom sur un feuillet de papier, et, au besoin, il consule le texte. Mais il est constamment sur le qui-vive, toujours préoccupé du nom et du prénom des personnes avec qui le hasard le met en relations, cochers, marchands, fournisseurs. Il lui faut des noms à tout prix.

Ainsi, le trouble psychique, loin de se limiter, a pris de l'extension, et M. S... est poussé à demander le nom d'inconnus, de gens qu'il rencontre dans la rue, de personnes qui passent en voiture, de voyageurs que contient un train de chemin de fer qui siffle devant lui. L'impossibilité de satisfaire ce désir le rend furieux, et il est obligé aujourd'hui de baisser les yeux, de ne voir personne dans les rues et même de se confiner dans son appartement. C'est la folie du mot.

M. Charcot a eu à étudier et à soigner de nombreux cas de gens qui sont à la torture quand ils ne peuvent se rappeler le nom de telle ou telle personne.

Un M. L..., âgé de quarante-six ans, nature nerveuse, fils d'une mère très irritable, était venu à Paris pour affaires.

Au café, il avait lu dans un journal un fait divers dans lequel il était question d'une petite fille qui, après avoir glissé dans la rue de Provence, était tombée dans un égoût en réparation.

Il ne connaissait nullement la famille de l'enfant, et le fait en lui-même ne l'intéressait que médiocrement.

Il reprend le chemin de fer et rentre chez lui. Au milieu de la nuit, il s'éveille et cherche le nom de la petite fille du fait divers, il l'a oublié ; mais, voilà que nait un besoin impérieux de le savoir. Il s'assied dans son lit, réveille sa femme, gémit ; puis il saute à terre, pâle, anxieux, couvert d'une sueur froide, Sa poitrine, crie-t-il haletant, est comprimée comme dans un étau, il étouffe.

Le lendemain matin, on court chercher un journal ; il y lit le nom de *Gorgette*, et aussitôt il pousse un énorme soupir de soulagement il est guéri.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirage du 4 janvier 1886

Mardi ont eu lieu, au Crédit Foncier de France, les tirages suivants :

OBLIGATIONS FONCIÈRES 3 0[0 (1877).

Le n° 472.814 gagne 100.000 fr.
Le n° 332.910 gagne 50.000 fr.
Les n°s 587.312 et 264.368 gagnent chacun 10.000 francs.

Les trente numéros suivants sont appelés au remboursement chacun à 1.000 francs :

518.247	142.029	386.767	150.218	228.276
348.627	397.963	341.627	461.967	448.361
240.791	196.513	569.541	241.609	415.002
243.095	339.312	322.107	175.698	283.533
274.576	180.662	92.952	518.826	25.687
554.619	466.431	435.058	24.172	413.402

OBLIGATIONS FONCIÈRES 3 0[0 (1879)

Les n°s 607.011 et 1.204.109 gagnent chacun 100,000 francs.
Le n° 642.102 gagne 25.000 fr.
Les n°s 479.315 et 43.751 gagnent chacun 10.000 francs.
Les n°s 1.031.862—721.493—907.471—1.684.027 et 651.109 gagnent chacun 5.000 fr.
Les numéros suivants sont remboursables à 1.000 francs :

1.428.010	1.787.390	1.053.800	161.724	139.981
285.721	1.796.070	884.022	1.488.513	1.311.114
509.837	367.991	1.271.859	515.621	651.119
1.570.059	1.593.318	268.096	1.096.202	1.729.400
973.367	753.751	827.685	503.819	27.500
370.007	1.063.755	1.025.506	733.523	861.005
67.899	620.662	738.727	1.478.723	766.097
1.054.923	1.337.876	581.422	1.224.219	800.849
989.814	1.045.049	1.359.590	21.878	1.368.977
1.525.615	185.817	992.403	513.435	206.169
145.615	1.552.132	1.166.972	518.704	438.552
1.490.843	353.988	37.254	482.011	625.475
384.861	1.520.431	1.423.755	636.866	1.009.722
750.514	1.054.071	1.141.197	106.714	1.793.499